

PROPOS MISSIONNAIRES

Bulletin de culture et de correspondance inter-missionnaire
PARAISANT TOUS LES DEUX MOIS

COMITÉ DE RÉDACTION :

MM. Th. BURNIER, 3, Taconnerie, GENÈVE.
G. MONDAIN, Antsirabé, MADAGASCAR.
H. RUSILLON, 6, Chemin de Roches, GENÈVE.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

M. M. LEENHARDT, 59, Rue Claude-Bernard, PARIS-Ve.
TÉLÉPHONE : Gobelins 97-72. C. C. Paris 7-92.

SOMMAIRE

Pour la vie spirituelle : De la vocation de docteur, H. CORBIN.
— Le camp de la C. M. J. de 1937, Suz. DE DIETRICH. —
Problèmes de couleur en Afrique du Sud, R. FORGET. —
L'obéissance, R. L. — La Pensée missionnaire contemporaine, BADERTESCHER. — Trahison de l'Apostolat, M. L.
Pygmées au Gabon, FAIRLEY. — Correspondance : La Bible en Indo-Chine. Bibliographie : Schaeffner : Origine des instruments de musique, LEENHARDT. Etc. —
Revue des Revues. — Les conditions des Métis en A. E. F. —
— Memento.

POUR LA VIE SPIRITUELLE

De la Vocation de Docteur

Il ne s'agit pas ici du docteur en médecine, mais de la tâche d'enseigner que Dieu confie à ses ministres.

*Un missionnaire écrit une fois aux Propos :
— Faut-il que le missionnaire soit barthien ?*

Sa question, trop limitative, révèle le souci de maints missionnaires. Alfred Boegner, après son voyage à Madagascar, découvrit la théologie de Kähler, et renouvela avec elle sa pensée. Tout missionnaire, après quelques années de ministère, s'il n'a l'occasion d'un renouvellement, souffre de l'insuffisance de sa théologie. Il est avide de pensée biblique renouvelée. De là le souci de certains d'être barthien, calviniste, etc. ; et d'aller plus profond dans l'intelligence des choses de Dieu, afin d'être plus riche dans l'expression, en langue indigène, du message.

Or, il advint que les Volontaires du Christ, ces étudiants pour qui l'apostolat est un des éléments de la piété, ont demandé leur témoignage à quelques jeunes chrétiens occupés à des tâches diverses où ils s'efforcent d'obéir à leur vocation. A côté de l'assistante sociale, du candidat missionnaire, ils ont tenu à avoir aussi le docteur au sens biblique, aussi bien qu'universitaire : celui qui enseigne.

J'ai lu le témoignage de ce dernier. Il m'a fait rentrer en moi-même :

« Bannissez de votre esprit la fallacieuse opposition de théorique et de pratique, d'action et de non-

action... Théologien est le pasteur, théologien le missionnaire, théologien le diacre, l'évangéliste, tous œuvrent la réalité de la foi de l'Eglise dans le monde... »

Le missionnaire n'est-il pas aussi celui qui enseigne ? Ne doit-il pas repenser en une langue nouvelle tout le message ? — « J'ai été établi docteur parmi les Gentils » (1 Tim. 2 : 7).

Pas un missionnaire qui ne soit, aux yeux des païens, le docteur de la loi. Et il y a, dans ce ministère d'enseignement, l'un des aspects essentiels de notre obéissance.

Il arrive que, devant des devoirs immédiats, nous oublions parfois la préparation de ce ministère d'enseignement qui est le nôtre. Ce témoignage d'un jeune orientaliste, bien que nullement destiné aux missionnaires, se trouve, à cet effet, chargé de sens pour nous. Il a été réservé par la rédaction de Foi et Vie, mais, de par le rapport des Volontaires et de la C. M. J. et une compréhension missionnaire de M. Maury, dont nous le remercions, il paraît simultanément dans sa grande Revue et dans Les Propos.

« Puisque nous avons des dons différents, selon la grâce qui nous a été accordée... que celui qui enseigne s'attache à son enseignement. »

(Rom. XII, 67.)

« Ne vous conformez pas au monde présent, mais soyez transformés par le renouvellement de l'intelligence. »

(Rom. XII, 2.)

Appelé à vous préciser ce que peut et doit être la vocation de docteur parmi les vocations diverses évoquées par saint Paul comme constituant l'unité multiple de l'Eglise, je dois faire usage d'un mot qui, dès le début, j'en ai peur, me rendra difficile votre audience. Car l'exhortation de saint Paul met en cause l'homme que sa vocation a spécialisé comme *théologien*. Or, c'est cette spécialisation que vous regardez peut-être comme étrange, voire comme stérile, et en nous en expliquant bien, nous verrons ensemble par la faute de qui ou de quoi vous avez un moment raison. Ce qu'évoque couramment le mot de théologie, n'est-ce pas l'occupation bizarre de M. le professeur Un tel, un très brave homme

au demeurant, mais qui, retiré dans ses livres, vit sans contact avec la réalité-humaine ? La théologie, c'est au premier abord une chose qui ne vous concerne pas ; et c'est au nom de votre réalité-humaine (1) tout à fait concrète, tout à fait exigeante, que vous rejetez ce genre d'occupation comme impliquant un divorce avec elle. Eh bien : je voudrais précisément vous inviter à considérer comment au nom de cette réalité-humaine qui constitue votre vie de tous les jours, vous êtes, parce que chrétiens, d'ores et déjà engagés dans la théologie, et que, bien plus, il en est parmi vous qui, mis en présence de cette vocation implicite, devront décider si elle devient éminemment la leur ou s'ils peuvent s'y refuser sans se rendre coupables d'infidélité.

La science du docteur, la théologie, est-ce une science et une science comme les autres ? Et si c'est une science, qu'avons-nous à faire en général avec la science et avec cette science ? Pour mettre cette question en lumière, pour dissiper toute équivoque, faire de tout refus ou de tout engagement une responsabilité de toute la vie, voyons ensemble *quel rapport* il peut y avoir entre la science et ce que nous nommons notre réalité d'hommes, le monde qui nous fait vivre et que nous faisons vivre. Alors, nous nous demanderons à *quelle* science la vocation de docteur chrétien nous convie, et nous ne pourrons pas y répondre sans voir en même temps *pourquoi* nous y sommes conviés. —

I

Qu'appelons-nous le *monde* de notre vie quotidienne ? Ce n'est pas un réceptacle neutre et vide, dans lequel nous nous trouverions comme les chaises sont dans cette salle, comme dans un local indifférent, et dans lequel notre présence serait toute fortuite, gratuite, sans aucune connexion qui en constituât la réalité et la tonalité. Non, nous ne sommes pas de simples choses trouvées dans le monde. Notre admiration pour un homme de génie s'exprime parfois en disant « qu'il porte en lui tout un monde ». Mais cela est vrai de chacun de nous ; nous portons, nous enfants notre monde. Ce sont nos affections, nos déceptions, nos triomphes, nos espoirs, nos angoisses, qui nous annoncent ce monde, qui *font* pour nous ce monde. Toutes nos déclarations sur nous-mêmes, nos affirmations et nos dénégations concernant l'avenir, concernant le passé ; les mouvements de notre cœur et de notre âme, tout cela nous *fait connaître* ce qu'est le monde. Les termes de « connaissance », de pensée, voyez-vous, ne signifient essentiellement rien de technique, mais ils expriment notre situation d'êtres humains, toujours en relation avec d'autres, et jamais absents de nous-mêmes. Entre cette connaissance essentielle et ce que l'on appelle la « science », il y a le même rapport qu'entre le germe non développé et le grand arbre éployé en rameaux multiples, épanouissant un paysage qui était primitivement sans contour. Ce que l'on appelle la « science » n'est pas, ne doit pas être une occupation s'ajoutant par hasard à d'autres ; la qualité de « savant » ne doit pas être un attribut s'ajoutant à notre être

comme un vêtement que nous reléguerions au vestiaire à heure fixe. C'est la forme de notre vie qui s'exprime par là, c'est notre responsabilité la plus concrète ; loin d'être un ermitage tranquille, elle doit être la passion qui anime chacun de nos souffles, une question de vie ou de mort.

Si la réalité-humaine de la science vous devient, par cette voie, transparente, vous comprendrez alors que l'*intelligence* qui œuvre la science n'est pas une faculté spécialisée parmi d'autres dans l'homme, mais elle est dans des cas précis cet homme lui-même tout entier, elle est ce qui *métamorphose* le monde, comme notre grand arbre métamorphosa le désert. Mais alors lisons ce que dit saint Paul dans ce même chapitre de l'épître aux Romains : « Ne vous conformez pas au monde présent, mais soyez transformés par le renouvellement de l'intelligence » (XIII, 2). Suffit-il que nous parlions de l'homme de génie qui porte en lui un monde, et dont l'intelligence métamorphose le monde ? La tâche du docteur chrétien s'identifie-t-elle ou se juxtapose-t-elle simplement à celle du savant, ou bien s'agit-il d'une toute autre métamorphose ?

II

Croyez-vous que la mission à laquelle est appelé le docteur chrétien soit d'activer, de rehausser, par un stimulant spirituel, les productions de la pensée et de l'art dans lesquels s'incarne l'idéal, si noble soit-il, d'une nation, d'un peuple, d'une société ? A cette tâche, un ministère des Belles-Lettres et des Beaux-Arts, secondé par l'initiative de dévoués fonctionnaires, peut suffire. Serait-ce, par ailleurs, la mission d'inculquer, de propager et d'assurer une bonne petite moyenne de santé morale, préservant les hommes de l'insécurité intérieure comme des bouleversements désagréables et imprévus du cadre de la vie ? Cette tâche, un ministère de l'Hygiène sociale peut y suffire, et les païens nous ont précédés dans cette voie, inscrivant la somme de la sagesse humaine en maximes mémorables et éloquentes. Non, la science du docteur chrétien, la théologie, ce n'est rien de tout cela. Ce n'est pas la connaissance de ce que l'humanité a tenté depuis le lointain des âges, pour s'emparer du feu du ciel, en répétant l'effort titanique de Prométhée ; ce n'est pas la science des dieux de l'homme, mais la science de ce que le Dieu unique *a fait pour* l'homme, de ce qu'il a fait de l'homme et avec l'homme. Mais comment savons-nous que le Dieu unique est « celui qui fait » pour l'homme ? et celui qui fait pour l'homme « toutes choses nouvelles » ? Pas autrement que parce qu'il est le Dieu révélé et, par conséquent, le Dieu *se révélant*. Et cela veut dire le Dieu se manifestant en Christ, le Dieu se manifestant sous forme humaine. « La Parole a été faite chair », nous ne le saurions jamais si ce n'était elle-même qui nous l'annonçât précisément dans cette parole. Le Dieu que nous confessions n'est pas un dieu que nous conquérons, mais *Celui qui se révèle* à nous comme *homme* et dont l'*Esprit* nous conduit en toute vérité. Tel est ce que l'Eglise chrétienne a voulu confesser dans le dogme fondamental de la Trinité. On entend parfois de pieux chrétiens

(1) En allemand : *Dasein*.

déclarer : « Notre Dieu n'est pas le Dieu des philosophes ! », et il semblerait que ce soit là une extraordinaire facilité, une situation éminemment confortable. Mes amis, vous savez que Moïse, sur le Sinaï (Exode XXXIII, 18-23), avait demandé de voir la face de l'Éternel ; mais l'Éternel le couvrit de sa main lorsque sa gloire passa devant le creux du rocher et Moïse ne le vit que par derrière. Et voici que ce Dieu, « au soir des jours, nous parle par celui qui est le reflet de sa gloire et l'empreinte de sa personne et qui soutient toutes choses par sa parole puissante » (Hébr. I, 3), et nous prétendrions, par un détour, exiger davantage que Moïse et toucher Dieu sans mourir ? Les sages antiques, eux, ont pu s'assoupir dans la mort sans savoir ce qu'était la mort. Mais ceux à qui il est dit : « Réveille-toi d'entre les morts, et Christ t'éclairera » (Eph. V, 14), ceux-là doivent franchir les portes de la mort. Oui, notre Dieu n'est pas le Dieu des philosophes antiques. Il n'est pas la clef de voûte d'une logique ou d'un système de morale, ni une explication plus commode que nous substituerions à celle des philosophes. Nous, les humains, nous sommes assis à l'ombre de la mort et rien de ce que nous faisons, de ce que nous tentons n'échappe à cette ombre. La plus merveilleuse intelligence enfantant le plus beau des mondes n'en est pas moins déjà à son crépuscule. Tout ce que notre volonté peut projeter sur le monde, tout ce que nos généreux désirs peuvent anticiper, tout cela est rongé par la contradiction et les résistances. Que nous soyons les volontaires de la puissance ou les affamés de justice, que les uns mettent leur espoir en l'instauration d'un idéal national, et les autres dans un ordre universel du travail, tout cela ne représente que la possibilité purement humaine de l'homme, tout cela prolonge le monde présent, ce n'est pas le monde « transformé par le renouveau de l'intelligence ». Un seul a puissance sur la mort ; Lui seul est la mort de notre mort, de notre néant, dont sans cesse nous voulons façonner de nouvelles idoles pour les substituer à celui qui, dans le livre de l'Exode, se déclare l'unique « Je suis ». Le monde de la Résurrection et de la lumière surgit de sa Parole. Théologie, selon l'origine grecque du mot, τὸ Θεοῦ ὁ Λόγος, cela veut dire la *parole* que l'homme articule et la *pensée* que l'homme pense par l'esprit de cette Parole qui subsiste éternellement, ce n'est pas un discours *sur* Dieu, mais plutôt un discours *par* Dieu. La théologie, c'est l'épanouissement du monde de la foi ; c'est l'œuvre de l'Intelligence transformée par l'Esprit de Dieu, qui ne projette plus un monde de la plus sublime humanité, mais témoigne d'un monde qui est l'œuvre de cet Esprit, qui est la réalité biblique et chrétienne de l'homme. Vous le voyez, j'essayais tout à l'heure de vous montrer le rapport concret entre la science et la réalité-humaine ; maintenant qu'il s'agit de la science du docteur chrétien, de la théologie, la relation est non moins concrète, mais il faut en quelque sorte renverser le rapport. Ce n'est pas le génie de notre réalité-humaine qui enfanté cette science, mais cette science, au contraire, plus nous y progressons, constitue la réalité-chrétienne de notre réalité-humaine. Voilà la science dont le chrétien reçoit vocation, à

l'intérieur même de cette réalité-chrétienne, de la communauté des croyants, de l'Église.

III

Demanderons-nous alors *pourquoi* nous devons nous y engager ? Mais nous y sommes déjà et malheureux serions-nous si nous ne le comprenions pas, car alors ce serait nous, les responsables, si la théologie n'était qu'une science poussiéreuse, une spécialité parmi d'autres, et non notre vocation.

Considérons le monde de la Parole et de la Lumière dont nous sommes, par la foi, les témoins, les annonciateurs, et considérons le monde tel que le constitue autour de nous la réalité-humaine de tous ceux qui ne sont pas dans cette foi ; considérons les préjugés, les explications, les sentiments, en un mot la science et la conscience qui constituent ce monde.

Nous sommes *protestants*, et jamais nous ne devons oublier ce à quoi ce mot oblige ; l'attestation et la protestation de notre foi parmi ce monde, protestation qui n'est pas une négation, mais la seule affirmation décisive. Nous n'avons pas le droit d'ignorer notre histoire. Y pensons-nous bien, tous, toujours ? Ce que les Réformateurs nous ont apporté, ce en quoi ils ont été les ministres de Dieu, c'est la restitution de cette Parole de Dieu qui fait de chacun de nous, du plus intime de notre personne, dans un face à face immédiat, des répondants et des responsables de nous-mêmes devant Dieu. Voilà ce que veut dire le *sacerdoce universel*, le fondement du protestantisme ; le fait que tout chrétien soit prêtre parce qu'en lui l'Esprit-Saint veut se rendre témoignage à lui-même. Or, mes chers amis, disons-le avec tristesse, mais cette réalité, cette responsabilité spirituelle qu'institue le protestantisme biblique, est peut-être la plus méconnue en notre pays, dans ce pays envers qui notre naturel amour nous impose d'être, d'abord et avant tout, des ministres de *vérité*. Ne nous faisons pas d'illusion. Une équivoque terrible pèse sur les termes de ~~christianisme et d'Église, chargés des compromis, des trahisons de tant de siècles.~~ Prononcez ces mots devant n'importe lequel de nos contemporains, ce qu'ils évoquent pour lui, ce sera, s'il est croyant catholique romain, l'idée d'une hiérarchie sacrée, intermédiaire entre Dieu et lui, garantie d'un système du monde qui l'assure et le rassure ; ce sera, s'il est athée et incroyant, l'affreuse image de l'asservissement à des dogmes tout faits et surannés, à la tyrannie ridicule d'une caste cléricale. Et nous, nous employons les mêmes mots pour mettre cet homme tout seul devant Dieu seul, mais nous ne rencontrons que sa méfiance.

Bien autre chose que la méfiance ! ce dilemme est le secret des crises spirituelles qui ont bouleversé les individus, changé la face spirituelle de la France, ne la laissant plus qu'en face de ce choix ; ou cléricisme ou laïcisme. Mes amis, vous avez sans doute déjà été les témoins près de ceux dont vous aviez plus particulièrement la charge de l'âme, de ces crises morales ou de ces crises religieuses qui dévastent ou régèrent une adolescence. Mais que dirons-nous de ces crises où un esprit supé-

rieur, en possession de toutes les ressources de son intelligence, voit s'abîmer en un néant sans espoir le monde auquel il avait cru ? Rappelons-nous le mot tragique de Renan : « Ah ! pouvoir être chrétiens comme l'étaient Kant et Hegel. » N'insistons ici ni sur Kant ni sur Hegel, mais constatons l'aspiration au protestantisme auquel l'ancien clerc catholique n'accéda jamais. Entre le catholicisme et le positivisme, images symétriquement inverses l'une de l'autre, il n'est pas d'issue, ou plutôt il n'en est qu'une : la liberté de l'homme évangélique.

Voilà ce dont le théologien protestant sera le ministre ; le sacerdoce universel appelle chaque protestant à la vocation théologique. Responsables de nous-mêmes devant Dieu, nous n'avons jamais d'alibi à invoquer, nous n'avons jamais à déléguer à d'autres, à une hiérarchie sacrée, le souci de notre foi. Et en ce sens, théologien est le pasteur, théologien le missionnaire, théologiens le diacre et l'évangéliste : tous œuvrent la réalisation de la foi de l'Eglise dans le monde qui l'accepte ou la refuse. Mais le docteur ? Le dilemme que nous venons d'évoquer et dont Renan, parmi beaucoup d'autres, fut la personification, nous montre la voie d'où la théologie, tout en n'étant jamais une science réservée à un clergé, mais l'affaire quotidienne de l'homme chrétien, a ordre de se développer pour elle-même et comme *science*. C'est parce que le monde où œuvre le théologien spécialisé par sa vocation, est le monde qui s'exprime dans la *science* en général, c'est pour cela que le théologien qui, comme tout autre, doit se laisser enseigner par la Bible, prend la forme d'un *savant*. Jamais nous ne pourrions travailler à la *transformation* de ce monde si nous ne connaissons pas dans ses racines le plus grand effort que le monde tente pour arriver à la conscience de lui-même ; jamais nous ne serons les hérauts du monde transformé, du monde dans l'attente de la résurrection, du monde qui est un monde de « signes » et non plus de phénomènes obéissant à des lois abstraites, si nous n'avons pas pénétré, suivi l'esprit qui pense le moins en dehors de l'Esprit de Dieu, jusqu'à la cime de son effort qui est peut-être l'abîme de sa détresse. Jamais nous ne ferons que la religion de la Révélation biblique, que le protestantisme s'élève comme un roc parmi les déroutés et les détresses de l'heure, si nous n'en témoignons pas devant les intelligences que consomment les problèmes auxquels nous ne pouvons être étrangers, parce qu'ils sont pour les hommes des questions de vie ou de mort.

O mes amis, bannissez de votre esprit, si jamais elle l'avait effleuré, la fallacieuse opposition de « théorique » et de « pratique », d'*action* et de *non-action*. Que nul d'entre vous ne se dise : Il nous faut des pasteurs et non des théologiens, ou bien : Je veux être pasteur, mais pas théologien. Si le théologien a sa vocation marquée à l'intérieur de la conscience de l'Eglise, comme source, comme sus-citeur de problèmes, de difficultés, de résolutions et d'avancées, nul d'entre vous ne peut savoir à quoi demain un ministère de fraternité chrétienne peut l'appeler. Devant un sans-Dieu, nous avons à comprendre quel est le Dieu qu'il nie, car, pour nier Dieu, il faut bien commencer par avoir une certaine

idée de Dieu. Ne dites pas qu'il y a des problèmes abstraits, qui ne vous intéressent pas, alors qu'une âme humaine s'y débat, et que peut-être, si vous avez la science du docteur, vous serez le ministre du Salut. Mes amis, je ne veux pas invoquer ici mon témoignage personnel, comme si la psychologie était en cause ; un tel appel dépasse les étroites limites de l'individu. Mais vous comprendrez que quelqu'un qui n'était pas né dans le protestantisme atteste devant vous que, dans un cas précis, la voie vers Dieu a été celle de la solitude et de longues années vouées uniquement à l'étude. S'il n'avait pas été saisi, enchaîné par la lecture de Luther, sur ce champ de bataille où s'affrontent les ultimes problèmes de la raison humaine, il ne vous aurait pas dit ce qu'il a tenté de vous dire ce soir. Et s'il vous l'a dit, c'est parce qu'il sait que tout autour de nous, tel est le cas de multiples camarades, à qui il nous est réservé peut-être d'ouvrir la voie qu'ils cherchent à tâtons.

Certes, il faut travailler, il faut apprendre bien des langues, pâlir sur bien des livres qui s'animent sous votre souffle ; il faut y vouer toute sa vie. Cela n'a rien d'une occupation bizarre, d'une spécialisation arbitraire et stérile. Puissiez-vous, mes chers amis, le comprendre, puissiez-vous ne jamais reculer devant aucun effort, mais si elle est la vôtre, être fidèle jusqu'au bout à cette vocation. Vous pourrez alors répéter le mot de Luther à la diète de Worms, mot dont il est fait si souvent abus parce que l'on ne comprend pas assez ce qui s'y engage et ce à quoi il engage, mais que vous pourrez assumer à votre tour, parce que dans la simplicité, dans la vérité de tout votre être, vous aussi, vous ne pourrez autrement.

Henry CORBIN.

Le Camp de la C. M. J. en 1937

Causant avec le rédacteur de ce journal, j'eus cette réflexion imprudente : le camp de la C. M. J., qui se réunira en septembre, a une importance particulière ; il vient s'encadrer entre les grandes rencontres œcuméniques de cet été (Oxford, Edimbourg) et le grand effort missionnaire de l'an prochain en Extrême-Orient (conférence internationale des missions à Hangchow, comité général de la Fédération au Japon, conférence des U. C. J. F. en Chine).

Me voici sommée de développer ma pensée.

En somme cette pensée est simple : 1) Les grands problèmes qui se posent en ce moment à la conscience de l'église se posent sur un plan *mondial*. 2) On ne peut plus séparer église et mission ; en d'autres termes, diviser le globe en « pays chrétiens » et « pays de missions » ; car nous sommes tous en train de redevenir « pays de missions ».

Je pourrais poser cela autrement en disant que le paganisme redevient, à un degré que nous n'avons certainement pas connu depuis des siècles, un phénomène universel. La chrétienté est à nouveau, en un nombre croissant de pays, la *minorité* qu'elle a été au cours des premiers siècles de son histoire. Elle a en face d'elle tous les mouvements totalitaires, — placés sous le signe de